

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vulgaire Verdi

Gilles Marcotte

Volume 41, numéro 2 (242), avril 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1999). Vulgaire Verdi. *Liberté*, 41(2), 88–93.

L'amateur de musique

GILLES MARCOTTE

VULGAIRE VERDI

Chaque fois que je pense à Giuseppe Verdi, la scène suivante se représente à ma mémoire.

En arrivant à Venise, nous avons laissé notre voiture au grand parking municipal, nous sommes allés réserver deux chambres — car les enfants sont avec nous —, et nous sommes montés dans un *vaporetto* qui devrait, si tout se passe bien, nous déposer à la place Saint-Marc. Sur le *vaporetto*, une image sidérante : une mère et sa fille, toutes deux copies conformes de Sophia Loren. Nous ne ratons pas l'arrêt de Saint-Marc. L'hôtel se trouve tout près, c'est une chance. Il est un peu bizarre, avec son labyrinthe de couloirs, mais enfin nous pouvons déposer nos bagages. Ça y est, nous sommes à Venise.

Le soir, où nous trouver, où nous promener sinon dans cette grande place, avec la basilique tout au fond, les cafés et les boutiques autour, la foule des touristes — ils ne sont pas encore excessivement abondants, nous sommes au début des années soixante si je me souviens bien —, les murmures, les cris, les rires, le plaisir calme d'être là ?

Au milieu, la grande harmonie municipale joue des airs d'opéras. Du Verdi, sans doute. Un trompettiste un peu bedonnant, comme il convient, tient le rôle du ténor ou même de la soprano. Il joue avec émotion et une sonorité un peu grasse, épaisse, sentimentale à souhait. C'est magique.

Quand nous serons rentrés dans notre chambre, vers la fin de la soirée, nous l'entendrons encore assez distinctement, et nous nous endormirons au son de cette trompette chaleureuse, dans l'amitié de Giuseppe Verdi.

C'est le même Verdi que j'ai retrouvé l'autre soir à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des arts, dans les duos de trompettes de je ne sais plus quel acte particulièrement, mais aussi bien durant toute la soirée qui ne fut pas courte. On donnait, vous devriez le savoir, *Don Carlo*. Je ne vais pas souvent à l'opéra. C'est compliqué, on nous envoie stationner tout au fond d'un garage où se devine la présence du fantôme de l'opéra, c'est plein de monde qui aime énormément, mais là énormément, l'opéra, alors vous imaginez. Et puis, ma foi, je suis prêt à voir et entendre trois ou quatre fois *La Traviata* ou *Tosca*, mais, comment dire, l'enthousiasme faiblit. *Don Carlo*, c'est moins fréquent; et je voulais entendre dans une salle les sons qui m'avaient séduit à la radio.

Je n'y allais pas, faut-il le dire, pour l'histoire. Il existe peu de livrets d'opéras aussi abracadabrants que celui de *Don Carlo* — et pourtant, comme dirait mon cousin, la concurrence est forte. Cela pourrait s'intituler: «J'aime ma belle-mère», avec, en sous-titre: «Et elle me le rend bien». La chose se passe en Espagne, ce qui permet de mettre en scène un Grand Inquisiteur terrifiant à souhait. Donc, *Don Carlo* aime passionnément sa belle-mère, qui lui a été soufflée quelques années auparavant par son roi de père. Autre motif de conflit, hélas sans aucun rapport avec le précédent, ce qui gêne un peu: comme il a l'âme noble, *Don Carlo* veut soustraire la Flandre au pouvoir peu clément de Philippe II. Est-ce à dire, comme l'affirme le programme, qu'on assiste ici à un drame lyrique qui aborde avec sérieux «les conflits entre la vie publique et la vie privée, l'Église et l'État, le despotisme et le libéralisme»? Disons-le tout simplement: cette histoire cousue de gros fil blanc ne tient pas la scène, et quelques

moments de ridicule, dans la spectacle de l'autre soir, n'arrangeaient pas les choses : la crise d'épilepsie vraiment trop maladroite de Don Carlo, l'évanouissement de sa belle-mère et sa chute dans un fauteuil qui a beaucoup de grâce à se trouver là au bon moment, j'en passe et des pas mûres.

Je dois avouer cependant que le désordre général de l'action et ces incidents d'interprétation ne m'ont pas trop ennuyé. Les décors étaient superbes. Le ténor canadien Richard Margison — un peu bedonnant, comme mon trompettiste de Venise — faisait un Don Carlo musicalement crédible, et, dans la fosse, l'OSM, même s'il était dirigé un peu mollement par un certain Anton Guadagno, sonnait superbement. Je regardais distraitement ce qui se passait sur la scène, je jetais de temps à autre un coup d'œil sur les sur-titres — j'y ai découvert deux ou trois contresens majeurs — mais j'étais tout oreilles, mes oreilles étaient contentes, j'écoutais le même Verdi que celui de la place Saint-Marc.

En rentrant à la maison aux environs de minuit, après avoir remonté un boulevard Saint-Laurent encombré de fêtards qui pensaient sans doute à tout autre chose qu'aux amours de Don Carlo et de sa belle-mère, je suis allé relire le très beau texte sur Verdi d'Alberto Moravia, qui se trouve dans son livre d'essais intitulé *L'Homme*¹, « La "vulgarité" de Giuseppe Verdi ». Le mot « vulgarité » est à entendre ici non pas comme signalant un manque mais une condition, une qualité, une idée de l'homme : « vulgarité » au sens du mot romain *vulgus*, paysan. La force de Verdi, écrit Moravia, vient « du folklore populaire de la vallée du Pô », où il est né. « Les hommes de

1. Alberto Moravia, *L'Homme*, traduit de l'italien par Madame Claude Poncet, Flammarion, 1965. Le titre italien de l'ouvrage : *L'Uomo come fine*, l'homme comme fin, en tant que fin, traduit beaucoup plus précisément le thème essentiel de Moravia.

cette région, poursuit-il, conservent aujourd'hui encore leur vigoureuse et exubérante vitalité, comme un reflet de l'antique Italie d'avant la Contre-Réforme ; on peut penser à ce qu'ils devaient être du temps de Verdi ! Quiconque connaît la vallée padane des environs de Parme retrouvera facilement dans ses monuments, dans le paysage, chez le peuple, l'aura de Verdi. En réalité, Verdi est proche parent de ces paysans qui savaient par cœur les vers de l'Arioste, de ces gondoliers qui récitaient des strophes du Tasse. Avec lui s'éteint ce que la grande Italie a donné de meilleur, du meilleur d'elle-même : l'humanisme. » Cette « vulgarité » chargée de culture, qui conserve dans la condition la plus humble le grand héritage de la Renaissance, une grande image de l'homme, est-ce bien elle que je retrouvais l'autre soir à l'Opéra de Montréal ? Je réussis à m'en convaincre, en me souvenant moins des images, de la fantasmagorie historique, que de la musique.

Le hasard des lectures me fait retrouver le nom de Giuseppe Verdi dans un livre de Jacques Drillon, l'auteur du très beau *Schubert et l'infini* dont il a déjà été question dans cette chronique. Son nouvel ouvrage, intitulé simplement *De la musique*², réunit des textes déjà parus ailleurs, articles du *Nouvel Observateur*, notes diverses, où il donne très librement cours à l'expression de ses amours et de ses détestations musicales. Je déclare, avec l'incompétence dont je me pare, que Jacques Drillon a tort, infiniment tort, d'agonir Gershwin comme il le fait à plusieurs reprises. En fait, cet amoureux de Schubert, de la confiance schubertienne, ne peut souffrir le spectacle, le spectaculaire, l'extérieur, et malgré l'admiration qu'il a pour la musique de Messiaen, il lui fera reproche d'avoir composé un opéra sur François d'Assise. Alors, bon, Giuseppe Verdi... En fait, le nom du compositeur de *Don*

2. Jacques Drillon, *De la musique*, Paris, Gallimard, coll. « L'infini », 1998.

Carlo n'apparaît, déshonneur suprême, que dans une liste. Voici. « ...Si nous mettons côte à côte n'importe quel quatuor de Beethoven, n'importe quel quatuor de Mozart, de Haydn, de Brahms, et le plus réussi des opéras de Verdi, le plus grand chef-d'œuvre de Donizetti, ou bien la plus gracieuse bluette de Rossini, alors le verdict est sans appel. » Comment ne pas être d'accord ? Comment ne pas se mettre du côté de la haute musique, de la musique pure, non polluée par les circonstances extérieures, contre les oripeaux sensationnels de l'opéra, ses compromissions avec le monde ? « L'opéra, dit Jacques Drillon, c'est le lieu de l'impureté essentielle. » Telle est la véritable question : la pureté, ou l'impureté ? la musique seule, dans sa nudité essentielle, ou la musique compromise, salie dans les manœuvres douteuses de la scène ? La question est vaste, et ne concerne pas que la musique. *Quelqu'un* disait, il y a environ deux mille ans : Je ne Vous demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du monde...

Je reviens à Giuseppe Verdi. Le lendemain de ma soirée à l'opéra, je réécoutais *Otello*, drame somptueux, bâti de façon beaucoup plus rigoureuse que *Don Carlo*, où la méchanceté pure (Iago), la pure innocence (Desdemona) et le doute affreux (*Otello*) s'affrontent impitoyablement. Puis, emporté par un enthousiasme de qualité douteuse, je mettais sur la table tournante quelques-unes des *Ouvertures* de Verdi, jouées par la Philharmonique de Berlin sous la direction de Karajan ; et je me retrouvais à Venise, je déambulais sur la place Saint-Marc, j'étais heureux d'un bonheur extrêmement naïf. La Philharmonique de Berlin, sans doute, est un instrument un peu plus raffiné que l'harmonie municipale de Venise. Mais, oui, c'était la même musique que j'entendais, lorsque, sur un motif d'accompagnement un peu simplet, qui sera orné de quelques volutes à la reprise, la mélodie se déployait, impudiquement triomphante.

« Homme de la Renaissance, écrit Moravia, Verdi est joué et sera toujours joué, parce que sa connaissance de l'homme se situe à une époque où, pour la dernière fois, l'homme eut pour fin soi-même, rien d'autre que soi-même, et rien de moins que soi-même. Le folklore et la vulgarité ne détériorent pas cette conception exaltante, bien que tout à fait inactuelle. »

Devrais-je mettre quelques bémols ? Je ne m'y résous pas. La filiation proposée par Moravia entre la Renaissance et Giuseppe Verdi est peut-être un peu fragile, mais elle est si fortement suggestive que je ne puis que la recevoir avec reconnaissance. Elle donne de la noblesse à mon plaisir de la place Saint-Marc, comme à celui du spectacle de *Don Carlo*.